

Édouard Glissant

Mathieu Édouard Glissant (né Godard) voit le jour le 21 septembre 1928 à Bezaudin, quartier de la commune de Sainte-Marie, dans le centre nord de la Martinique. Sa mère, Adrienne, est femme au foyer et son père (qui le reconnaîtra quelques années plus tard) est gérant d'habitation¹ dans une exploitation de cannes à sucre.

Il a trois sœurs et un frère. Quelques mois après sa naissance, sa mère va vivre au Lamentin, zone industrielle et économique importante. Dans son essai, *La Cohée du Lamentin* (2005) l'auteur relate comment Adrienne marcha avec lui suspendu à sa poitrine, du morne des Esses (à Sainte Marie) jusqu'à La Pelletier (Lamentin), « jusqu'au plat de cannes qui entourait le Lamentin, au-delà duquel [...] s'ouvrait le delta de La Lézarde » (p. 88-89). On retrouve le même épisode dans le roman *Tout-Monde* (1993), mais rapporté au personnage de Mathieu (c'est aussi l'un des prénoms de l'auteur), héros récurrent du cycle romanesque glissantien et dont la première apparition a lieu dans *La Lézarde*. Il fait ses classes primaires au Lamentin.

1938

Il entre comme boursier au lycée Schoelcher de Fort-de-France ; il fonde avec des amis le groupe « Franc-jeu » qui débat de politique, de culture et de littérature et qui écrit des poèmes : (« De 1940 à 1945, j'ai fait partie de cette jeunesse militante, aux idées bouillonnantes, saturée de politique, de poésie, de littérature. »)².

1945-1946

Il rencontre des Haïtiens exilés à Fort-de-France et parmi eux, l'écrivain René Depestre ; il découvre, au cours d'une exposition, le peintre cubain Wilfredo Lam.

1946

Grâce à une bourse, il part en France continuer ses études ; il effectue ce premier voyage dans la cale d'un bateau aménagé pour la circonstance, souvenir qu'il exploitera dans *Les Indes et Tout-Monde*.

À Paris, il est plongé dans les « soubresauts » de la décolonisation ; il rencontre Frantz Fanon, s'inscrit à la Sorbonne, mais se consacre plutôt à l'écriture, au détriment de ses études.

Entre 1951-1953

Il passe la licence de philosophie et un certificat d'ethnologie. Son diplôme d'études supérieures de philosophie est consacré à la découverte et à la conception du monde dans la poésie contemporaine (Reverdy, Césaire, Char, Claudel).

1 - Le gérant dirige une équipe d'ouvriers dans une plantation ou habitation.

2 - In *Nouvelles littéraires*, 4 déc. 1958.

En 1953

Il fait un séjour de quelques mois à la Martinique, publie *Un Champ d'îles* (poèmes) et collabore à la revue *Présence africaine*.

Entre 1953 et 1959

Il connaît une grande activité littéraire, fréquente des poètes qui veulent changer la vie (Bonnefoy, Kateb Yacine, Maurice Roche...), collabore à la revue *Les Lettres nouvelles* (commentaires sur Valéry, Mallarmé, le peintre Matta...).

1955

Publication de *La Terre inquiète* (poèmes).

1956 et 1959

Il participe, à la Sorbonne et à Rome, aux congrès internationaux des écrivains et artistes noirs.

1958

La Lézarde publié en octobre est couronné, en décembre, par le prix Renaudot.

1959-1961

Ces années sont marquées par une intense activité politique :

Il crée avec A. Béville (Paul Niger en littérature) et Marcel Manville le « Front des Antillais et Guyanais pour l'autonomie » (Front antillo-guyanais) qui organise son premier congrès les 22 & 23 avril 1961, avant d'être dissous par décret présidentiel le 22 juillet; il signe le « Manifeste des 121 », déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie; cette déclaration avait commencé à circuler en octobre 1960 et était signée par des intellectuels, des écrivains et des journalistes.

1961 (septembre)

Glissant est expulsé de la Guadeloupe et assigné à résidence en France.

1964

Publication de *Le Quatrième siècle* (Prix international Charles Veillon 1965), roman étroitement lié à *La Lézarde* (retour des mêmes personnages).

1965

Il rentre en Martinique et fonde, deux ans après (novembre 1967), un établissement d'enseignement et de recherche, l'Institut martiniquais d'études. Son objectif : créer une école qui s'enracine dans les Antilles et qui s'ouvre sur la Caraïbe; remettre dans le circuit scolaire des jeunes en difficultés ou en échec scolaire; permettre à ceux auxquels le système n'offrait comme perspectives que des voies de garage d'avoir d'autres ambitions. Quelques années plus tard, toujours dans l'objectif d'explorer, de questionner le réel antillais, il crée *Acoma*, une revue de sciences humaines, sans pour autant cesser d'écrire des œuvres littéraires.

Entre 1982 et 1988

Il est rédacteur en chef du *Courrier de l'Unesco*. Ensuite, tout en continuant d'écrire, il enseignera les littératures française et francophone d'abord en Louisiane, puis à New-York. Il met toute son énergie dans le projet ambitieux d'un Musée Martiniquais d'Art des Amériques (M2A2) qui serait installé dans le site de l'usine du Lareinty, au Lamentin ; mais ce grandiose projet qui visait à concrétiser sa poétique du Divers et de la Relation n'aboutit pas, malgré les efforts déployés.

Après l'adoption par le Parlement, en 2001, d'une loi reconnaissant l'esclavage comme crime contre l'humanité, et le choix de la date du 10 mai comme « journée nationale consacrée à la mémoire de la traite négrière, de l'esclavage et de leurs abolitions », il est chargé, en 2006, par le président de la République, monsieur Jacques Chirac, de rédiger un rapport sur la création d'un centre national de la mémoire de l'esclavage et des abolitions. Ce rapport a été publié chez Gallimard sous le titre *Mémoires des esclavages*.

2007

Édouard Glissant a créé l'Institut du Tout-Monde avec le soutien du Conseil régional d'Ile-de-France et le Ministère de l'Outre-mer. C'est un lieu de rencontres et de promotion des arts et des littératures du monde.

Il meurt à Paris en février 2011 et repose maintenant pour l'éternité au cimetière du Diamant (Martinique), en face de la mer qui l'a tant fasciné.

Ses œuvres après La Lézarde

Romans	Poésie	Essais	Théâtre et poésie ³
<i>Le Quatrième siècle</i> , 1964	<i>Le Sel noir</i> <i>Les Indes</i> , 1965	<i>Soleil de la conscience</i> , (poétique I), 1955 <i>L'intention poétique</i> (Poétique II), 1969	<i>Monsieur Toussaint</i> , 1961
<i>Malemort</i> , 1975	<i>Boises</i> , 1983	<i>Le Discours antillais</i> , 1981	<i>Le Monde incréé</i> (poésie) 2000 :
<i>La Case du commandeur</i> , 1981	<i>Pays rêvé, pays réel</i> , 1985	<i>Poétique de la relation</i> (poétique III) 1990	- <i>Conte de ce que fut la tragédie d'Askia</i> , 1963
<i>Mahagony</i> , 1987	<i>Fastes</i> , 1991	<i>Introduction à une poétique du divers</i> , 1996	- <i>Parabole d'un moulin de Martinique</i> , 1975
<i>Tout-Monde</i> , 1993	<i>Les Grands Chaos</i> , 1993	<i>Traité du Tout-monde</i> (Poétique IV), 1997	- <i>La Folie Celat</i> , 1987
<i>Sartorius</i> , 1999		<i>Faulkner, Mississipi</i> , 1996	
<i>Ormerod</i> , 2003	<i>La Terre Le Feu</i> <i>L'Eau Et Les Vents</i> , <i>Une Anthologie De La Poésie</i> <i>Du Tout-Monde</i> (Édition Galaade, 2010	<i>La Cohée du Lamentin</i> (Poétique V), 2005 <i>Une nouvelle région du monde</i> , 2006 <i>Mémoires des esclavages</i> , 2007 <i>Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi ?</i> (en collaboration avec Patrick Chamoiseau) 2007. <i>L'Intraitable beauté du monde. Adresse à Barack Obama</i> (en collaboration avec Patrick Chamoiseau) 2009.	

3 - Poésie (néologisme) : « poème et conte et palabre ensemble, où s'encontentent les paysages, où les histoires se raccordent, s'entre-souchent les langages. Vous la prolongez ou vous la changez sans fin. Vous la datez à votre manière. Les poéties, quels qu'en soient la circonstance et l'auteur, se répondent. » Édouard Glissant, in *Le Monde incréé*, p.170.

La Lézarde dans ses contextes

Tout individu, quel qu'il soit, est toujours plus ou moins marqué par le contexte socio-culturel, économique et politique dans lequel il évolue ; bien entendu, l'artiste, l'écrivain ne dérogent pas à la règle ; il n'est donc pas sans intérêt de situer, d'une part, le contexte de création de *La Lézarde* et de donner, d'autre part, un aperçu sur le contexte auquel se réfère l'œuvre, d'autant plus que l'auteur a averti que si tous ses personnages étaient « imaginés », l'action, elle, était « réelle ».

Intéressons-nous donc au contexte d'écriture de *La Lézarde*, c'est-à-dire aux circonstances diverses, plus ou moins proches, plus ou moins conscientes, qui ont pu influencer sur la genèse du roman.

a) Une après-guerre en effervescence

On sait qu'Édouard Glissant part poursuivre ses études en France après la Seconde Guerre mondiale, c'est-à-dire dans une période de reconstructions, d'interrogations, de remises en question.

En effet, la guerre, l'occupation et la Résistance ont accentué les interrogations sur l'homme, sa place dans le monde, ses relations avec les autres (races, classes sociales, sexes) et vont marquer tant la création artistique et littéraire que les idéologies. C'est ainsi que l'existentialisme avec Jean-Paul Sartre met au premier plan la nécessité de l'engagement de l'écrivain, car il est « en situation dans son époque » et « chaque parole a des retentissements ». Chaque silence aussi.

S'ajoutent à cela les soubresauts de la décolonisation : les peuples colonisés veulent changer leur statut, par la violence si nécessaire ; des partis politiques se créent, comme le RDA (Rassemblement démocratique africain), fondé par Houphouët-Boigny en 1946 et apparenté au parti communiste français ; aux Antilles, et plus précisément à la Martinique, avec Aimé Césaire, élu député après la guerre et apparenté lui aussi au parti communiste, la vie politique est très animée et, contrairement aux Africains, on opte pour la *départementalisation* qui fera des Antilles et de la Guyane des départements français d'outre-mer. Mais ce choix sera rapidement déploré par Césaire lui-même et les intellectuels qui reprochent à ce nouveau statut d'être une forme sournoise de néo-colonialisme.

La production littéraire témoigne de cette situation et des écrivains s'engagent dans la revendication de leurs spécificités : ce sera par exemple la Négritude avec Césaire, Damas, Senghor ou encore, plus tard, l'Antillanité, avec Édouard Glissant, comme on le verra au cours de cette étude.

b) Le contexte de création de *La Lézarde*

Quand Édouard Glissant écrit *La Lézarde*, son premier roman, il est déjà connu pour sa poésie (*Un Champ d'îles, Terre inquiète*) et son recueil d'essais (*Soleil de la conscience*), œuvres où s'affirme sa volonté de s'enraciner dans sa terre antillaise, mais sans se fermer au monde. Selon ses propres termes, sa priorité, en se lançant dans le roman, n'était pas de plaire, mais de dire : « Il me fallait dire d'abord et non plaire ». C'était affirmer clairement le refus de « la provende » de l'exotisme ; déjà, en leur temps, la revue *Légitime défense* (1932), Aimé Césaire, l'un des pères de la négritude et ses collaborateurs de la revue *Tropiques* (1941-1944) avaient manifesté leur opposition au « tourisme littéraire » : qu'on songe à la déclaration insolente de l'auteur de *Cahier d'un retour au pays natal* (1939) :

« Et maintenant un dernier zut :
au soleil (il ne suffit pas à saouler ma tête trop forte)
à la nuit farineuse avec les pondaisons d'or des lucioles incertaines
à la chevelure qui tremble tout au haut de la falaise...
je lis bien à mon poulx que l'exotisme n'est pas
provende pour moi ».

A. Césaire

En 1948, Jean-Paul Sartre, intellectuel engagé, préfaçant l'*Anthologie* poétique de Senghor, rendra hommage à ces voix noires qui faisaient entendre leurs propres voix.

À la même époque, le Sénégalais, Alioune Diop, professeur de philosophie, fondait *Présence africaine* (revue, puis maison d'édition et librairie) dont le Guadeloupéen Albert Béville (Paul Niger en littérature), l'ami et le mentor⁴ de Glissant, sera un des collaborateurs. L'un des objectifs de la revue était de définir l'originalité africaine, de travailler à l'émancipation des cultures africaines ; c'est *Présence africaine* qui organisera, en 1956, à la Sorbonne, avec le soutien d'intellectuels, d'écrivains et d'anthropologues renommés, le premier congrès international des écrivains et artistes noirs.

En 1952, Frantz Fanon publie son essai *Peau noire, masques blancs* qui met à nu l'aliénation des peuples colonisés.

En 1956, dans sa retentissante *Lettre à Maurice Thorez*, Aimé Césaire, député de la Martinique (département français), inscrit au parti communiste, écrivait : « l'heure de nous-mêmes a sonné » et expliquait que s'il démissionnait du parti communiste français, c'était par refus du sectarisme stalinien, de l'eurocentrisme et de toute conception de l'universel qui ne serait que réduction au Même. Pour lui, en effet, le véritable universel doit être « nourri » de tous « les particuliers » et il est donc essentiel

4 - Lire à ce propos la dédicace de Glissant à A. Béville dans *Le Quatrième siècle* (1964) : « Nous parlions... ; nous évoquions... ; il me montra [...] Son nom et son exemple sont pour moi inséparables de la quête que nous menons[dans le présent] ».

de s'enraciner dans ce qui constitue son identité, idée que l'on retrouve dans *La Lézarde* : « [...] Notre Centre, il est en nous et [...] c'est là que nous l'avons cherché » dira l'un des personnages.

Toutes ces années d'effervescence, à l'échelle française et mondiale, ne sont pas sans influence sur Édouard Glissant qui s'adonne à une intense activité politique et littéraire : il collabore à la revue *Les Lettres nouvelles*, créée en 1953 par Maurice Nadeau et qui va jouer un rôle important dans la diffusion des œuvres nouvelles ou mal connues ; il écrit des articles sur Valéry, Rimbaud, Mallarmé et sur des artistes contemporains, comme Matta ; le roman réaliste et traditionnel continue à se développer, mais l'époque s'intéresse aussi aux recherches autour d'une autre écriture du roman : à partir de 1950, on parle de « Nouveau roman » ; il côtoie beaucoup d'écrivains et artistes tant du Nord que du Sud, fait des conférences sur les problèmes des Antilles, participe au premier Congrès International des Écrivains et Artistes noirs (1956).

La production romanesque des Amériques et de la Caraïbe est riche : citons, entre autres, Faulkner (prix Nobel de littérature en 1949), Alejo Carpentier, Depestre, Jacques Stéphen Alexis, les écrivains de la « Black renaissance » etc. Précisons que tous les romanciers de la Caraïbe ne défendent pas les thèses de la négritude, que des auteurs comme Léonard Sainville, Raphaël Tardon, Joseph Zobel écrivent des romans historiques et réalistes qui s'attachent à décrire la réalité antillaise et que ces œuvres, dites régionalistes, sont écrites selon les critères esthétiques traditionnels hérités du roman français du XIX^e siècle et rendent compte de la réalité de manière linéaire, selon une chronologie historique. Mais il y a aussi des œuvres comme celles de Gabriel Garcia Marquez (Colombie), Faulkner (USA) qui questionnent l'histoire, qui cherchent à « débrouiller » une chronologie « embuée », « oblitérée » par le colonialisme, l'esclavage, l'ethnocentrisme ou à exprimer la réalité du pays en s'attachant au paysage (non pas pour lui-même, mais parce qu'il est constitutif de l'action, du personnage) et en recherchant un langage propre. (cf. « Le roman des Amériques » in *Discours antillais*, p. 254 sq).

Voilà *grosso modo* quelques éléments qui ont pu, entre autres, influencer sur l'écriture de *La Lézarde* et ses enjeux. S'agissant de l'histoire, de la diégèse, il n'est pas sans intérêt, pour mieux saisir ce qu'elle a d'authenticité, de camper le contexte auquel se réfère l'œuvre et que l'auteur connaît bien : la Martinique dans les années 40-60.

c) La Martinique dans les années 40-60 (aperçu historique)

Après avoir été une colonie depuis 1635, la Martinique devient en 1946 un département français (de même que la Guadeloupe, la Réunion et la Guyane) au moment où, dans le monde, les autres colonies revendiquent de plus en plus leur indépendance. C'est le poète Aimé Césaire, député et maire de Fort de France (élections de 1945), qui a été le rapporteur de la loi de départementalisation : « Après 300 ans de présence française, il estim[ait] que seule la départementalisation permettrait à ces territoires de sortir du chaos social et de la misère » que la guerre avait encore accentués (*Histoire et Géographie Antilles - Guyane*, Hatier international, 2001). Un rapide tableau de la situation de la Martinique pendant la deuxième guerre mondiale aidera à comprendre cette requête.

En tant que colonie (depuis le XVII^e siècle), l'île est régie par le Pouvoir central. Le gouverneur, représentant direct du ministre des colonies, fait exécuter les décisions de la métropole (*i.e* l'État considéré par rapport à ses colonies). Il est assisté par un conseil privé composé de notables (blancs créoles et hommes de couleur) et des principaux chefs des grandes administrations de l'île.

La société martiniquaise est à l'époque coloniale profondément inégalitaire : au sommet, évolue une oligarchie de Békés (descendants des colons) ; à la base végète une masse de travailleurs aux conditions de vie misérables (le roman en fera état à plusieurs reprises : cf. pp. 54-55, part. I, chap. 13 ; p. 139, part. II, chap. 10 ; p. 193, part. III, chap. 3) et entre les deux, une petite et moyenne bourgeoisie de couleur qui doit sa situation sociale à l'école et à l'instruction.

L'activité économique, héritée du système d'habitation,⁵ est essentiellement agricole et est centrée autour de la culture de la canne et des usines de production de sucre et de rhum. Cette économie marquée par le système colonial a rendu la Martinique de plus en plus dépendante des échanges avec l'extérieur, c'est-à-dire, la « métropole » : le pays exporte le sucre et le rhum et importe la majorité des biens de consommation. Or, dès le début de la guerre, il sera isolé par le blocus mis en place par les Britanniques à partir d'octobre 1940, blocus qui doit protéger l'or de la banque de France entreposé dans les casemates du Fort Desaix à Fort-de-France et empêcher que les avions de chasse ne partent vers l'Europe : « Tout bateau quittant la Guadeloupe ou la Martinique vers l'Afrique du nord ou la France est capturé ou détruit. Toutes les importations sont coupées. » Par conséquent, le pays ne reçoit ni ravitaillement, ni produits manufacturés, alors qu'il recevait « jusqu'à 70 % de son alimentation de l'extérieur » (*Historial antillais*, p. 439).

La situation va se dégrader encore plus pendant les 36 mois de présence de l'Amiral Robert (1939-1944), haut commissaire de la France aux Antilles, rallié au gouvernement de Vichy en juin 1940 et partisan de la Révolution nationale (contre-révolution idéologique qui refuse les idéaux de la République au profit des valeurs traditionnelles d'avant la révolution industrielle, comme le monde rural, la mère au foyer, la religion catholique et qui prône la devise « Travail, famille, patrie »). En s'appuyant sur la marine, il exercera une véritable dictature policière : la délation était encouragée, les « arrestations nombreuses et illégales... Quant au côté raciste du régime, il était scandaleux... En outre, la famine manqua de plonger le pays dans une détresse générale. » (Aimé Césaire, lors du procès de l'Amiral Robert en 1947). Cependant, la population reste acquise au général de Gaulle et des hommes et des femmes partent en dissidence pour rejoindre, par les îles anglaises, les Forces Françaises Libres (FFL). D'autres, comme Césaire et ses amis de la revue *Tropiques* créée en 1940, organisent sur place une résistance courageuse.

5 - Habitation : « grande unité foncière et manufacturière familiale », de superficie moindre que la plantation. Le système d'habitation a été mis en place dès le début de la colonisation, mais sera fortement ébranlé par les crises sucrières qui se sont succédé depuis le XIX^e siècle, à cause de la concurrence de la betterave. Des usines centrales vont, dès la fin du siècle, remplacer les anciennes sucreries d'habitation, mais si les gros propriétaires s'en sortent, la situation des ouvriers reste précaire. L'exode rural s'intensifie. Les spécialistes considèrent que le système d'habitation se désagrège dans les premières décennies du XX^e siècle, car, gagnés par les idées socialistes, les ouvriers agricoles vont s'organiser, faire des grèves, malgré les sanglantes répressions.

En 1941, André Breton de passage à la Martinique dresse un tableau sans concession du pays : « ...les journaux locaux, incroyablement vides de nouvelles valables, impriment chaque jour, à l'intention de leurs lecteurs noirs, l'éloge dérisoire, en langage petit-nègre, des dernières mesures prises par « li bon papa Pétain ». Mais le portrait du maréchal, que reproduit sur les murs l'innombrable affiche de la « Révolution nationale », est régulièrement lacéré... ». Il ajoute, pour compléter le tableau : « [...] à perte de vue, la même pacotille : aucune industrie locale, aucun commerce de luxe... Les deux ou trois librairies, en ce printemps de 1941, ne tiennent plus en rayon qu'une vingtaine de livres fatigués, follement disparates mais également illisibles. Le rhum, à cinq ou six francs le litre, éloigne heureusement de ses vapeurs les considérations amères auxquelles la partie la plus déshéritée de la population pourrait être amenée à se livrer. L'exploitation agricole du pays, pratiquement réduite à la culture de la canne à sucre et qui laisse d'immenses espaces en friche, n'est pas pour donner une idée plus reconfortante de la colonisation telle qu'elle se poursuit ici depuis trois siècles. La vérité est que tout accuse une gestion déplorable, d'un échec si anormalement total qu'on brûle de s'informer des moyens par lesquels elle s'exerce. » (« Eaux troubles », publié à New-York en 1942 et repris dans *Martinique charmeuse de serpents*, coll. 10/18, 1972).

Le roman d'Édouard Glissant rend compte de cette misère, évoque les aspirations du peuple au lendemain du long isolement de la guerre et ses espoirs dans les élections qui eurent lieu en mai 1945. C'est en quoi il est réaliste. Compte tenu des choix narratifs (narration ultérieure, narrateur homodiégétique et omniscient), *La Lézarde* permet à l'auteur de donner à la fois sa vision de lycéen (il avait 17 ans en 1945)⁶ et une vision médiatisée : l'adulte qu'il est devenu jette par l'intermédiaire d'un narrateur un regard critique sur cette période, car d'autres expériences, d'autres rencontres et ses engagements politiques l'ont enrichi.

6 - Le roman est nourri de références au pays réel et aux souvenirs d'enfance et d'adolescence de l'auteur. (Cf. le groupe Franc-Jeu).

La réception du roman en 1958, avant et après l'attribution du prix Renaudot, le 2 décembre 1958

La notion de réception, s'agissant de la lecture d'une œuvre, fait référence à l'accueil de celle-ci, à sa lecture et à son interprétation. La théorie de la réception ou « esthétique de la réception » a été conceptualisée par H-R Jauss dans la deuxième moitié du XX^e siècle. C'est pour en rendre compte qu'il élabore la notion d'horizon d'attente qui « met en relation les attentes ou opinions du lecteur et les valeurs ou normes esthétiques et sociales ».⁷

Autrement dit, tout lecteur, selon son âge, son époque, son milieu, sa culture, porte en lui des « modèles implicites de sujets, de formes et de contenus »⁸. Par conséquent, en s'appuyant sur les paratextes, le contexte de production et ce qu'il peut savoir (ou croit savoir) de l'auteur, il se fait déjà une idée de ce qu'il va trouver dans l'œuvre. Et c'est à la lecture proprement dite de confirmer, d'infirmer ou de modifier cet horizon d'attente.

Il n'est pas sans intérêt, pour juger de la réception de l'œuvre, de prendre connaissance de quelques réactions de critiques à la parution du roman et à l'occasion de l'attribution du prix Renaudot.

1- André Wurmser, *Les Lettres Françaises*, 3-9 nov. 58

« [...] Le livre avait tout à gagner à un réalisme plus direct. Pourquoi ne pas nous dire tout de suite où, qui, quand, pourquoi et comment? Pourquoi ne pas appeler par leur nom la Martinique et le Parti communiste...? Pourquoi cet abus de parenthèses? ». S'agissant du style, il est jugé « parfois gourmé... ou contourné... ou archaïque sans raison... ou précieux... »; le critique parle aussi de « manque voulu de simplicité ».

Par contre, il juge « coloré, vivant, juste » le récit de la fête populaire.

2- Jacques Chessex, *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, 29-30 nov. 58

« [...] Édouard Glissant, poète, prend place parmi le petit nombre d'écrivains qui depuis quelques années transforment le roman, remettant en question ses formes, ses structures profondes et la notion même de roman. [...] Glissant a fait de *La Lézarde* une très belle épopée, un poème qui est en même temps un récit précis, méthodique et un chant solaire... »

7 - Le Dictionnaire du littéraire (Paul Aron et alii), PUF, 2002.

8 - Savoir lire, Schmitt et Viala.

[...] Au milieu de la production ininterrompue et souvent dérisoire des multiples romans de cette fin d'année, *La Lézarde* est un livre simple et pur, un chef-d'œuvre riche d'humaine substance héroïque et généreuse. »

3- Claude-Edmonde Magny *L'Express*, 20 nov. 58

« Une technique romanesque, un style somptueux, d'une justesse quasi somnambulique, sont mis au service de la vérité que l'auteur veut nous communiquer [...]

[...] Ni « roman à thèse », ni « tranche de vie », ni « tract au service d'on ne sait quelle idéologie »...

« *La Lézarde* annonce un romancier discrètement épique, qui, grâce aux prestiges de la poésie, a su incarner dans une aventure individuelle le drame de la naissance d'un peuple et peut-être d'une race. »

4- Jean d'Ormesson, *Arts (Lettres, spectacles)*, 3-9 déc. 58

[...] « Une histoire d'îles, là-bas, cannes à sucre, soleil, bons sentiments, révolte bien pensante, retour aux sources, les flamboyants, des images en pagaïe et le langage le plus fleuri. En un mot? En un mot comme en cent, c'est atterrant. [...]. Si j'ai bien compris, [les personnages] luttent dans un style affolant, pleins de tamarins et de sources, contre quelque chose d'informe qui pourrait être le fascisme. On se surprend à se demander (*horresco referens*) s'il ne vaudrait pas mieux qu'il passe... [...]. Je tiens le pari qu'avant dix ans *La Lézarde* fera pleurer de rire le lecteur que l'ennui n'aura pas foudroyé [...] ».

5- Robert Kempis, *Les Nouvelles littéraires*, 4 déc. 58

[...] « Quant aux Renaudot qui couronnent *La Lézarde* de M. Édouard Glissant, Martiniquais, je crois qu'ils ont été saisis d'une crise collective de délire vaudou...

C'est un livre impénétrable, plus touffu qu'un champ de cannes à sucre, d'où l'on sort étonné, exténué, n'ayant presque rien compris, quoique le sujet soit des plus secs [...] Ce n'est à mon avis qu'une involontaire caricature excessiviste de la poésie tropicale. Avec infiniment de prétentions, de recherches; et une virtuosité extraordinaire à créer du désordre avec le simple, de l'incompréhensible avec le clair [...] En tout cas, je sors de cette lecture épuisé, rompu; et j'ai besoin d'un jour de lit pour me remettre... ».

6- Gaston Picard (un des membres du jury), *La Marseillaise*, 2 déc. 58

« [...] Nous avons couronné *La Lézarde*, tout à la fois pour son caractère poétique, historique et humain. Nous avons beaucoup de bons romans, mais ce que nous avons voulu, c'est donner un grand coup de chapeau à un romancier qui promet. »

7- Claude Roy, *Libération*, 3 déc. 58

« [...] Les Renaudot ont préféré de peu *La Lézarde* d'Édouard Glissant, au roman de Paul Tillard, *L'Outrage* (5 voix contre 4).

Autant le livre de Paul Tillard est dépouillé, nu et désespéré, autant celui de Glissant est baroque, luxuriant dans l'écriture, lyrique dans l'invention, chaleureux dans le dessein. [...] Édouard Glissant chante la jeunesse, la fougue adolescente, l'impétuosité superbe [de la Révolution]. Il le fait avec une violence parfois éloquente, quelquefois bavarde et toujours entraînante, malgré les défauts, la surcharge de l'écriture, l'absence de différenciation entre les personnages... Roman de poète, certes. Mais d'un poète qui n'est pas seulement aux écoutes de la grande forêt antillaise, des danses de la nuit, du murmure du fleuve, mais aussi du cœur des peuples solidaires. »

8- Jacques Valmont, *Aspects de la France*, 5 déc. 58

« [...] Le prix Théophraste Renaudot a été attribué à un bouquin illisible.

[...] Je prêtais aux « Isles » plus de douceur, plus de charme ingénu et je croyais que les natifs s'accommodaient fort bien d'un régime qui ne fut jamais pour eux chiche de la manne électorale. [...]. Le roman d'Édouard Glissant est bien mal fait pour intéresser au sort de ces malheureux. Il est si incohérent et si confus, écrit avec tant d'emphase et de faux lyrisme, coloré d'un symbolisme si obscur, les personnages qui s'y agitent dans une sorte de brume sont tellement bavards et tellement imprécis qu'il faut bien de l'opiniâtreté pour arriver au dénouement où l'on voit deux molosses dévorer à belles dents la fiancée du justicier ».

9- Pol Vandromme, *Écho du centre et Journal de Mons (Belgique)*, 8 déc. 58

« [...] L'auteur enveloppe sa frénésie romanesque d'un galimatias ténébreux et quelquefois, Dieu merci ! plein d'éclat... Cet artifice prétentieux est un défi à la langue française... Les personnages sont inexistantes ; l'intrigue, nulle ; la langue, floconneuse, s'épaississant dans un fatras verbal... »

10- Émile Henriot, *Le Monde*, 10 déc. 58

« [...] tohu-bohu de mots, d'images, de trépidations lyriques, de comparaisons sans queue ni tête et de verbiage effréné [...]. On aimerait savoir de l'un d'eux [les membres du jury], pour la plupart bons journalistes et professionnels de la plume, l'intérêt et les qualités littéraires qu'ils ont pu trouver à ce livre effarant de grandiloquence inutile et inopérante ».

11- H. Th., *La Suisse*, 17 déc. 58

[...] « Il y a tellement plus de choses dans une simple chanson de cet autre Antillais : Harry Belafonte ».

12- Pierre de Grandpré, *Le Devoir* (Montréal), 27 déc. 58

« *La Lézarde* est un roman écrit dans le style de la poésie la plus touffue, la plus intempérante, la plus débridée. En présence d'un tel ouvrage, le lecteur de langue française peut s'en tenir à ses habitudes d'esprit et opposer avec entêtement, à l'assaut des mots et des allégories dont on veut lui inonder l'esprit, les plus classiques de ses exigences de simplicité, de rigueur, et de clarté. Plusieurs bons critiques ont ainsi renoncé à goûter quoi que ce soit à l'œuvre d'Édouard Glissant...

[...] L'auteur a voulu inventer un style qui ne convînt qu'à son propos, faire entendre une voix spécifiquement martiniquaise. [...] il faut persévérer dans cette lecture jusqu'à saisir le dessein de l'auteur : peindre avec des mots français ce qui bouge, au fond de l'âme antillaise, de négritude anxieuse, assoiffée de quelque haute affirmation humaine. [...] La tragédie du passage de « bonheur » de mensonge et de légende, à une lucidité amère et courageuse, voilà le cheminement collectif qui se trouve condensé et symbolisé à travers l'intrigue de *La Lézarde*. [...]

[Mais] les ellipses, les allégories qui se fusionnent, obligent à une lecture lente, méditative, que ne justifient pas d'autre part malheureusement, un diluement excessif de la pensée, des répétitions lassantes, un pullulement de parenthèses, de réflexions et d'images incidentes. Il y a plus grave : les recherches stylistiques constantes et les intentions symboliques à propos de tout, créant perpétuellement une distance, tout à fait contraire aux lois du genre, entre le romancier et ses personnages [...]. »

Ce corpus d'extraits critiques, tirés de la magistrale bibliographie annotée d'Alain Baudot,⁹ est riche d'enseignements : certains révèlent des attentes précises : ainsi les textes 5, 8, 11, montrent que leurs auteurs, paternalistes et ethnocentristes, espéraient lire un roman exotique, nourri d'idées reçues (de clichés) sur le « charme ingénu » des « isles » : l'archaïsme de l'orthographe est significatif. Ils s'attendaient à une œuvre au style simple, naïf à la manière des chansons de Harry Belafonte (on pense à « Mon île au soleil ») ; ou encore à une œuvre classique dans sa structure, sa langue et son style. Édouard Glissant, issu de la colonisation dont l'objectif était d'assimiler, ne se devait-il pas d'être un « bon élève » ?

Au lieu de cela, ils découvrent une œuvre qui les déstabilise, les horrifie par son impertinence quant au genre du roman et quant à la langue, baroque par ses images, son lyrisme ; d'où les termes dépréciatifs de « galimatias », « fatras verbal », « verbiage », « grandiloquence », « involontaire caricature », « incohérent », « confus », « atterrant », « incompréhensible ».

Pourtant on compte dans les lettres françaises Rabelais et son foisonnement verbal, Diderot et son « anti-roman », *Jacques le fataliste*, Proust et ses longues phrases coupées de non moins longues parenthèses, les échappées lyriques de Victor Hugo ou encore la préciosité de Valéry se refusant à écrire « La marquise sortit à cinq heures ». Et que dire des recherches sur le langage (avec les Oulipiens) et sur les structures du roman avec ce que l'on va appeler le nouveau roman ? Par ailleurs, le roman américain avec

9 - Alain Baudot, Bibliographie annotée d'Édouard Glissant, Éditions du GREF, Toronto, 1993.

les monologues et les effets de simultanéité chers à Faulkner et à Dos Passos n'était pas inconnu des intellectuels ! Manifestement, certains critiques n'étaient pas prêts à accepter les choix esthétiques de Glissant. Par contre, d'autres ont bien compris que Édouard Glissant refusait la naïve simplicité et que son objectif était de peindre la réalité des Antilles dans toute son authenticité et non réduite à un exotisme de pacotille, rassurant et lénifiant : « Il me fallait dire et non plaire » a dit l'auteur ; autrement dit, il devait, tout en écrivant en français, trouver un style et un langage propres à rendre sa vision de la Martinique.¹⁰

À notre tour, partons à la découverte du roman en commençant par explorer quelques-uns de ses seuils ou péritextes (sous-ensemble du paratexte, selon G. Genette) : le titre, l'illustration, la quatrième de couverture et les épigraphes. Cette « avant-lecture » nous permettra de préciser un horizon d'attente, de dégager quelques repères et jalons, bref de mettre en perspective quelques prolégomènes.

10 - « Enfin un livre antillais ! » dira le narrateur du récit autobiographique de R. Confiat, *Le Cahier de romances*, p.208 (Haute Enfance, Gallimard, 2000).

Lecture des paratextes¹¹

Le titre

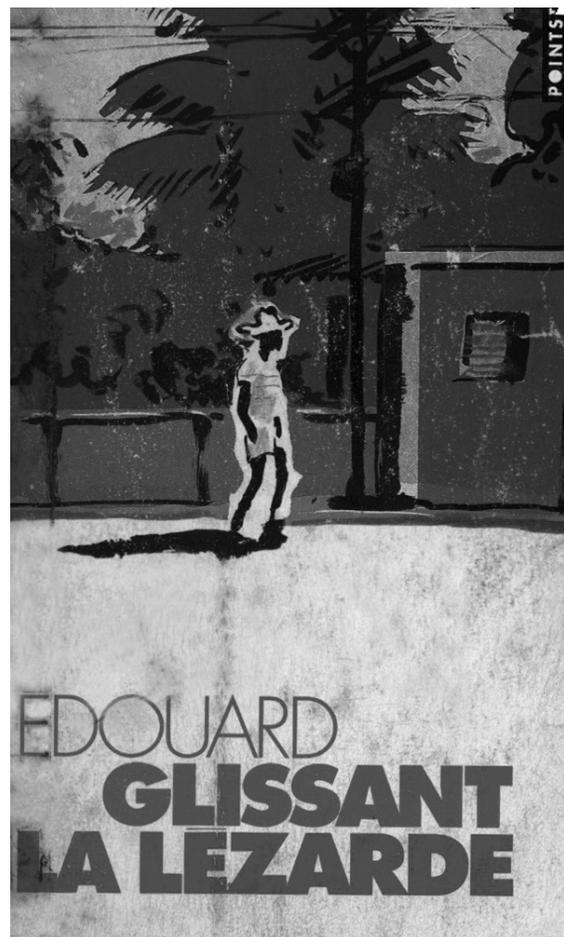
Le titre, *La Lézarde*, (du point de vue d'un lecteur non antillais) peut d'abord être pris dans son sens dénotatif de fissure¹², mais la quatrième de couverture nous apporte un précieux éclairage : La Lézarde est une rivière, qui « relie les montagnes secrètes à l'océan » ; c'est donc un nom propre qui évoque un espace nettement circonscrit, « une île tropicale » ; mais c'est seulement à la fin du roman que le lieu sera nommé : les Antilles (p. 240) part. III, chap. 7. Notons qu'il existe une rivière Lézarde en Martinique et en Guadeloupe.

L'illustration

L'illustration confirme cette situation spatiale, une île tropicale : au premier plan, une silhouette masculine, vêtements légers, chapeau de paille; journée ensoleillée (cf. l'ombre); l'allure décontractée (les mains dans les poches) évoque celle d'un promeneur qui flâne (qui lézarde?); en arrière-plan, on voit un paysage flou mais qu'on devine profus. Enfin le poteau électrique permet de situer la scène au XX^e siècle.

11 - Toutes les références renvoient à la collection Points (Le Seuil)/ n° p. 65 (1995) ISBN202024639.2 ; nous venons de trouver une autre édition, de la même collection, mais la première de couverture et la quatrième sont différentes (1984 ; n° R164 ; ISBN2.02.006634.3) ; de surcroît, ce livre trouvé dans une brocante porte cette dédicace de l'auteur : « A... Ce commencement du langage en pays martiniquais... ».

12 - Ce sens apparaît plusieurs fois au cours du récit, mais dans un emploi métaphorique : cf. p.130 (« une simple lézarde », 154, « fissuré »).

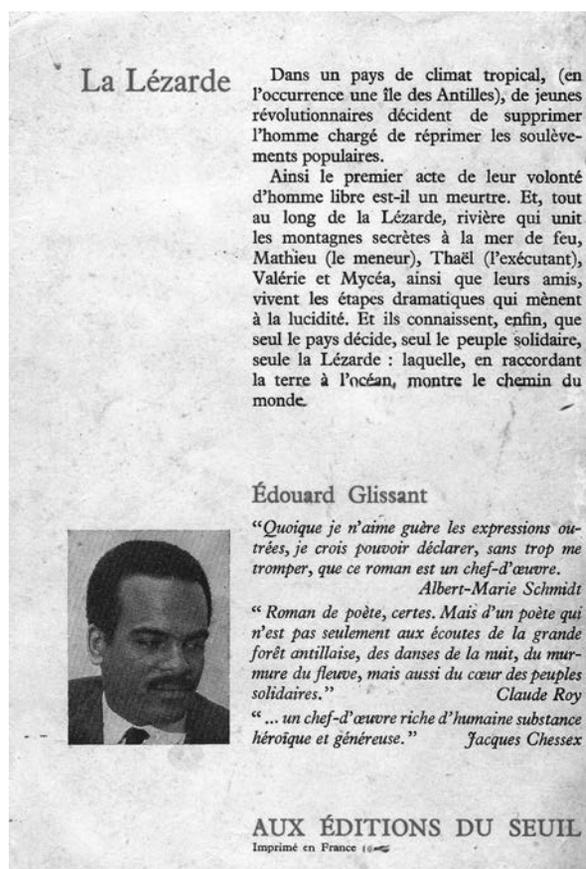


Quatrièmes de couverture

Édition Folio (1995)

Cette édition apporte d'autres informations : par exemple, on lit que les personnages (Mathieu, Thaël et leurs amis) sont de jeunes révolutionnaires qui, par amour de la liberté, décident de tuer un oppresseur du peuple et que cet acte ne serait qu'une des « étapes dramatiques » ouvrant le « chemin du monde ».

Ces éléments informatifs sont suivis d'un commentaire court, mais très élogieux (« livre exceptionnel »), accentué de surcroît par la caution d'un prix littéraire prestigieux, le Renaudot; par ailleurs, ce commentaire met en exergue les enjeux du roman: « témoignage [r] de l'émergence de la parole antillaise et de la genèse d'un langage ».



La Lézarde, Édouard Glissant, coll. *Cadre Rouge*, © Éditions du Seuil, 1958, *Points*, 1984, 1995.

Édition du Seuil (1958)

Une photo d'identité présente l'auteur : c'est un noir. S'agissant des personnages, les expressions : « leur volonté d'homme libre », « lucidité », « ils connaissent enfin » campent les jeunes gens, garçons et filles, dans un processus d'apprentissage.

Tout comme dans l'édition de poche, informations et commentaires sont accompagnés d'éloges, mais ici sous la forme de citations de critiques connus où l'on trouve les expressions « chef-d'œuvre », « roman de poète », l'association de ces deux termes évoquant déjà une écriture particulière, un métissage de genres. Comparativement à l'édition de poche, cette édition cible un lecteur lettré, censé réagir positivement aux noms cités: Albert-Marie Schmidt, Claude Roy (écrivains et critiques), Jacques Chessex (journaliste).

Les épigraphes

Une épigraphe est un élément d'intertextualité qui contribue à créer un horizon d'attente, à mettre en place un programme de lecture

On en relève cinq : une sur la page de titre : « *Quel est ce pays ?* » *demanda-t-il et il lui fut répondu* : « *pèse d'abord chaque mot, connais chaque douleur* » et une au début de chacune des quatre parties du roman :

I - « *Seule la route connaît le secret* » Poème africain.

II - « *Rompez, rompez tous les chemins qui mènent au crime* » Saint-Just.

III - « *Et le conte dit qu'ils connurent le vaste monde, et que le monde était en eux...* ».

IV - « *Il tient un serpent dans sa main droite, dans sa main gauche une feuille de menthe, ses yeux sont des éperviers, sa tête une tête de chien* ».

L'épigraphe initiale, qui suit la dédicace « À ma mère », plonge d'emblée le lecteur dans un univers énigmatique : premièrement, on ignore ses sources ; ensuite on se demande quel est le référent de ce « il » qui questionne et, dans « il lui fut répondu », quel agent est neutralisé par la construction impersonnelle passive. On note cependant que le questionnement concerne un espace géographique, culturel, politique (« ce pays »), mais innommé et que les réponses ne peuvent venir que de ses propres recherches et de sa capacité à ne rien négliger (« chaque »). Le thème de l'apprentissage est déjà sous-jacent avec le verbe « connaître », à l'impératif, mode de l'injonction (ce verbe sera repris dans l'épigraphe des première et troisième parties : « connaît », « connurent »). Par ailleurs, ne pourrait-on voir dans cette épigraphe liminaire qui enjoint de peser chaque mot une sorte de conseil de lecture ?

Quant aux autres épigraphes, les trois premières évoquent le motif du voyage, du déplacement et, par conséquent, renvoient également à l'espace, alors que la dernière qui est empruntée à *Et les Chiens se taisaient*, sorte de « poème dramatique » d'Aimé Césaire (1956), évoque la figure centrale du poème : un rebelle, un révolutionnaire. La citation met en exergue un sujet désigné par « il » dont le référent est le Rebelle. Elle campe un portrait où l'humain (« main droite », « main gauche ») côtoie plusieurs animaux différents (« serpent », « éperviers », « chien »), ce qui fait penser à une sorte de chimère, monstre hybride de la mythologie antique.

On a donc l'impression, en associant ces épigraphes, que le lecteur est convié à un voyage, mais qu'il doit au préalable affronter la chimère qui se tient en sentinelle ; autant dire que le sens de ce qu'il va lire ne sera pas donné d'emblée.

Il n'en reste pas moins que ces différents seuils nous ont permis de formuler quelques attentes que nous pourrions confronter à notre lecture, pour en évaluer la pertinence.

Structure de l'œuvre

« Dans *La Lézarde l'intrigue c'est quoi ?*
C'est descendre de la source de la Lézarde à son delta. »

(« Entretiens avec Philippe Artières », in revue *Génésis*, 2004)

Résumé

- **Première partie : La Flamme**

Dans une île des Antilles françaises, au sortir du « trou noir » de la Seconde Guerre mondiale, des jeunes révolutionnaires dirigés par Mathieu Béluse – l'intellectuel du groupe – s'engagent dans le combat politique qui représente le « nouveau domaine de la dignité » : en quête de leur identité, ils veulent connaître leur histoire et aider le peuple à prendre conscience de ce qu'il est et à assumer librement son avenir. Quand ils apprennent que le gouvernement a chargé Garin, un ancien gèreur, criminel et renégat, de réprimer les troubles, ils décident de le supprimer, de « museler la bête ». Par prudence, pour éviter que la ville ne grouille de policiers, ils chargent Thaël, un montagnard, de cette mission. Thaël quitte alors sa montagne et va s'installer en ville ; il sympathise avec Mathieu et le groupe. Il parcourt inlassablement – comme un touriste - la plaine et la route du sud qu'il ne connaît pas ; il découvre tout le cheminement de la rivière Lézarde et voit sous un autre aspect les champs de cannes, antichambres de l'usine et de sa tyrannie. Mais il découvre aussi l'amour « despotique » : en effet, il tombe éperdument amoureux de Valérie, tout comme Mathieu ; mais c'est Thaël qu'elle choisira. Après avoir réfléchi, il accepte de tuer Garin pour le pays. De son côté, Valérie va consulter Papa Longoué, le vieux quimboiseur, sur son avenir.

- **Deuxième partie : L'Acte**

Thaël remonte le long de la rivière à la recherche de Garin ; il découvre qu'il habite une maison bâtie sur la source même de la Lézarde ; il l'épie et apprend que ce dernier va descendre le long de la rivière pour repérer les meilleures terres à confisquer, car il veut se venger du pays, affamer la population. Alors Thaël le suit, mais Garin s'en rend compte ; finalement ils en viennent à se parler, d'abord de loin, ensuite ils dialoguent et s'entraident pour passer les endroits dangereux. Quand ils arrivent au delta de la rivière, Garin décide de passer la barre par défi ; Thaël veut profiter de la circonstance pour le tuer, mais le canot dans lequel ils se trouvent chavire et l'officier du gouvernement se noie.

• Troisième partie : L'Élection

Thaël n'est pas inquiet par la justice, car des témoins ont assisté à la scène ; il se rend compte cependant qu'il n'était pas nécessaire de tuer Garin. Les jeunes gens participent au succès de l'élection du représentant du peuple. Mais pendant que le peuple fête la victoire dans une retraite aux flambeaux, on annonce la mort de papa Longoué, la mémoire du passé. Les jeunes gens se réunissent une dernière fois chez Mathieu et Mycéa pour faire le point et parler de leurs projets d'avenir. Le narrateur, enfant à l'époque, est chargé de raconter l'histoire qu'ils viennent de vivre.

• Quatrième partie : L'Éclat

Le soir même Thaël quitte la ville avec Valérie ; il est heureux d'avoir tant appris sur son pays, et il est impatient d'emmener celle qu'il aime dans la montagne, son royaume d'enfance. Mais alors qu'ils approchent de sa maison, ses chiens brisent leurs chaînes, se jettent sur Valérie et la tuent. Thaël, désespéré, la porte dans la maison et la veille toute la nuit en se promettant de tuer ses deux chiens : il les enfermera dans la Maison de la source et attendra patiemment qu'ils meurent de faim.

Schéma tabulaire

Le récit occupe 250 pages réparties en quatre parties intitulées successivement « La Flamme » (21 chapitres) ; « L'Acte » (15 chapitres) ; « L'Élection » (7 chapitres) ; « L'Éclat » (2 chapitres). On note déjà que les chapitres sont en nombre décroissant, dans une progression descendante.

Première partie : « La Flamme »

Chapitre	Temps	Espace	Les faits
1	Le matin du premier jour	De la montagne vers la plaine	Thaël, le montagnard, quitte sa maison et ses chiens pour descendre vers la plaine de Lambrianne ; il rencontre en chemin Mathieu, le citadin. Tous deux se dirigent vers la ville.
2	qq. jours auparavant (p. 17)	Sur la place de la ville	Analepse : le narrateur adulte raconte comment, enfant, il a connu Thaël, Mathieu et les autres. Présentation de la situation politique du pays (pp. 17-18) et de l'engagement des jeunes (p. 20). Première allusion à Garin ; première rencontre de M. et de Val. : il est sous le charme.
3	Le matin du premier jour		Thaël et Mathieu entrent dans la ville. Mycéa vient à leur rencontre ; Th. s'installe chez ses nouveaux amis.
4			Th. découvre la plaine, observe ses nouveaux amis et a le pressentiment que Math. et Mycéa éprouvent l'un pour l'autre, à leur insu, une « passion sans égale ». Confidences de M. à Th.

5	Un jour	Chez Mathieu dans le bruit de la mer	[« enfin il parla » / (retour en arrière : « jadis »)] : les femmes qu'il a aimées ; ses projets.
6			« Voici le lieu » : évocation de Lambrianne par le narrateur ; présentation de La Lézarde, du point de vue du narrateur enfant : il n'en connaissait alors qu'un aspect (les lessives, écrevisses, bains) et ignorait encore tous ses secrets. (« je ne sais pas que...p. 34).
7		Loin de la ville, vers l'ouest	Alphonse Tigamba, agent de police, follement épris de Mycéa ; conversation avec Pablo ; il craint des violences à l'approche des élections ; il est intrigué par la présence de Th., « ce bonhomme des bois » dans la ville.
8		Dans la maison (« sur sa chaise »)	Suite du récit de M. (« Pour finir ») ; il parle de Mycéa, mais confie que c'est Valérie qu'il aime.
9		idem	M. raconte avec exaltation sa première rencontre avec Valérie (« je l'ai aperçue ») ; Th., fasciné, veut la rencontrer, mais Mathieu refuse.
10	Un Matin/ pendant 15 jours	au bord de la mer	Les jeunes gens emmènent Th. à la rencontre de la mer et de la barre ; Pablo et Gilles les affrontent hardiment ; pendant 15 jours même rencontre, Th. s'essaie à apprivoiser la mer.
11	enfin	Sur cette plage, à l'est du delta de la Lézarde	Th. est chargé de supprimer Garin ; il commence par se rebiffer, puis demande à Mathieu s'il a parlé de « la femme ».
12	le lendemain soir	Dans un square	M., réfugié dans la solitude, se rappelle la scène au cours de laquelle il a dû avouer qu'il aime une femme.
13			Discours du narrateur : évocation par métonymie du pays, du peuple, des espoirs qu'il place dans le représentant du peuple (cf. « l'homme » : Lomé ?).
14	Un soir	Sur la route du sud vers la vallée	M. part vers le sud, vers la maison de Valérie ; bref et sauvage corps à corps entre les jeunes gens ; Valérie sait qu'elle n'aime pas Mathieu. Th. après réflexions, accepte la mission, pour conquérir la terre; Mycéa s'en va vers l'ouest.
15	Toute la nuit jusqu'au matin		La fuite de Mycéa Discours du narrateur sur Mycéa et sur le pays ; la jeune fille est recueillie par Lomé et sa famille.
16		Sur la plage	Réflexions du narrateur sur le pays si infime et pourtant plein « du bruit de l'univers » : « Oui, ce qui étonne, c'est qu'ici tant de merveilles du monde soient reçues », (p. 66) Le « procès » de M. par ses amis. Rapport de Pablo.

17		Dans le bureau de Tigamba	Margarita révèle le projet du groupe à Tigamba pour qu'il protège M. et Th. Elle lui apprend également la fuite de Mycéa et la détermination de Thaël à rencontrer Valérie.
18		Vers le sud	Th. part à la recherche de Valérie sur la route du sud (description) ; première rencontre, dans un champ de cannes.
19	En plein midi	Dans le sentier entre les cannes	Suite du chapitre précédent ; rencontres quotidiennes de Th. et Val. Intervention du narrateur adulte (« je »). Pdt ce temps, Mycéa est hébergée chez les Lomé.
20	Au crépuscule	Tout en haut d'un sentier sombre	Valérie, inquiète à propos de l'avenir, va consulter papa Longoué, « maître de la nuit et du temps » ; les visions du vieux quimboiseur (prolepse).
21	Au même moment Fin d'après-midi	Dans la campagne Chez Mathieu	Tigamba trouve Mycéa, elle semble heureuse. Mathieu parle à Thaël de ses recherches d'historien et de ce que représente pour lui la Lézarde (pp. 86,88) ; Thaël a, comme son ami, la « flamme », mais ce n'est pas l'histoire, c'est la légende, les contes.

Deuxième partie : L'Acte

Chapitre	Temps	Espace	Les faits
1	Alors (1 ^{er} jour de la montée de Th. vers la source de Lézarde) La nuit Le matin du 2 ^e jour	Le long de la Lézarde, vers sa source	Thaël remonte la Lézarde à la recherche de Garin (« il va dépister la bête », p. 93) ; au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans la forêt, il retrouve un paysage familier ; il est tourmenté par l'acte à commettre, « la chose », « le sacrifice » ; nuit agitée ; au matin, il découvre la maison de la source, (p. 95 sq).
2	2 ^e nuit	Dans la maison	Thaël. écoute et veille ; il surprend une discussion dans la maison de la source entre Garin et son ancien patron ; ce dernier veut que Garin réquisitionne les terres qui bordent la rivière. Garin annonce qu'il descendra la rivière jusqu'à la mer. Th. passe la nuit à veiller, tapi dans un coin de la maison.
3	Au matin (1 ^{er} jour de la descente) Midi	Le long de la Lézarde	Descente de Th. et de Garin ; « dialogue » de loin d'abord, chacun se parlant à soi-même puis rencontre au milieu de la rivière, « dans le grand midi des collines », (p. 105). Th. annonce à Garin qu'il va chercher à le tuer.
4	Or (avant la remontée de la Lézarde par Thaël)		Mycéa chez les Lomé ; elle va parfois contempler la rivière et pense à Th. ; audition de contes dans une veillée (histoire de 2 hommes qui se détestaient : mise en abyme) ; sagesse du conteur (p. 104) : la valeur d'une histoire. Intervention du narrateur adulte « ceci n'est pas un conte ».

5		Aux environs de la ville	Discours du narrateur : éloge de chemins qui parcourent le pays, unissent passé et présent, l'homme à la femme, la rivière à la mer. Rencontre Math.-Val. : elle révèle où se trouve Mycéa.
6	Alors (toute une journée : midi, 3 h, 5 h, 7 h, 8 h) 8 heures	Le long de la rivière	Th. et Garin réunis dans la marche ; Garin est comme purifié par la Lézarde ; ils s'entraident, discutent du pays, se comprennent ; soudain un incendie éclate, mais c'est un mirage. « Incendie fallacieux », (p. 119).
7	le soir du même jour		Mathieu en campagne électorale dans les mornes reculés ; description d'une réunion électorale ; intervention du narrateur : ceci n'est pas un conte, on clarifie le présent, mais le décor est le même, l'auditoire est aussi attentif et passionné. Réflexions de Mat. sur ce que représente une campagne électorale : une initiation, la traversée d'un fleuve, (p. 122).
8	Autre journée (matin, après-midi, nuit)		Th. et Garin se réveillent au bord de la Lézarde ; un orage éclate ; crue de la Lézarde ; Garin propose à Th. de travailler pour lui, Th. refuse ; le début d'amitié qui se nouait « obscurément » entre les deux hommes est comme balayé : ils se défient, (p. 127) ; la nuit, un gros chien leur barre la route, ils le font reculer.
9	Nouvelle journée	Au milieu de la 2 ^e boucle	Th. et Garin découvrent la ville comme un « enclos » au milieu de la terre ; sa grande rue est comme une lézarde. Alors que pour Garin, la ville n'est qu'un « assemblage », pour Th., elle a une secrète profondeur, un charme ; son secret c'est la « flamme » née des mots de Mat. ; sa chance, c'est la Lézarde qui l'unit à la mer.
10	Le soir de l'incendie (cf. Chap. 6)	Le marché de la ville	Grande réunion électorale : le parti du peuple contre le parti des propriétaires.
11	Cf. Chap. 9	La rose des vents	4 chemins / 4 mouvements : les conversations s'entrecroisent (M et papa Longoué, puis Tigamba ; Th. et Garin ; Valérie seule, puis Pablo ; Margarita et Gilles ; Luc et Michel).
12	Même jour	Devant la mer	Th. et Garin devant la mer ; ils prennent une barque pour passer la barre ; noyade de Garin. De la plage, un homme, Lomé, a assisté à la scène.
13	idem	Dans la campagne	Retrouvailles de Mathieu et Mycéa ; combat entre Mathieu et Tigamba ; vaincu, ce dernier s'en va vers la mer.

14	idem	Sur la plage	Interrogatoire de Th. (Raphaël Targin) par Tigamba. Témoignage de Lomé ; personne ne s'émeut de la disparition de Garin, « un assassin ».
15	idem	Vers la ville	Retour de Th. à la ville, chez Mathieu ; les autres le suivent.

Troisième partie : L'Élection

Chapitre	Temps	Espace	Les faits
1	Un samedi du mois d'août	Tribunal	Procès de Th. ; acquittement ; joie de la foule ; préparatifs pour la fête patronale (ajoupas, cheval bois [manège de chevaux de bois]) Ce jour-là, le narrateur enfant a été accepté par le groupe. Intervention de Lomé.
2	Dimanche	Sur la place	Fête patronale (description des activités et attractions (cheval bois, serbi) ; jeu des portraits (pp. 181-183). Luc, solitaire, pense à l'humiliation du peuple et aux devoirs de la jeunesse. Combat de Th. et Math. sous les yeux de Valérie et Mycéa, figées.
3	Le samedi d'après		Th. va rendre visite à Valérie et à sa marraine, madame Thélus ; il fait le point sur sa vie et ce qu'il a appris. Agonie de papa Longoué.
4	1 ^{er} dimanche de sept. 1945		Élections (l'enjeu : la fin de la nuit, l'aube d'un jour nouveau, l'ouverture sur le vaste monde.) Dans l'après-midi, discussions entre Tigamba et Luc (projets d'avenir, Mathieu et Th. ; papa Longoué, l'amour). Explosion de joie après les résultats.
5	même jour, après-midi	Sur la place	En attendant les résultats des élections, Mycéa, Valérie, Margarita sont allées tuer le temps sur la plage. Discours du narrateur sur le lieu, la terre (pp. 215-217) Au retour de la plage, attente des résultats, sur la place. Après la retraite aux flambeaux, Thaël s'isole avec Valérie.
6	le soir	Sur la place	Retraite aux flambeaux Souvenirs du narrateur enfant (« tu ») ; le narrateur adulte (« je ») révèle à l'enfant ce que se disait Mathieu, seul dans sa chambre.
7	14 sept. 1945	Chez Mathieu et Mycéa	Discours du narrateur adulte. Projets d'avenir (tous les jeunes sont réunis).

Quatrième partie : L'Éclat

Chapitre	Temps	Espace	Les faits
1	Le soir du 14 septembre	De la plaine à la montagne	Départ de Th. et Valérie au coucher du soleil. Inquiétudes de Valérie ; sa peur des sortilèges du fromager ; Th. réalise qu'il a beaucoup appris sur le pays ; il a envie de voir le monde. Margarita et Tigamba les suivent de loin. Craintes de Margarita.
2	Or [pendant ce temps]	La montagne (« royaume d'enfance » de Th.)	Valérie est de plus en plus terrifiée par la nuit ; Thaël est rempli d'allégresse en redécouvrant son paysage familial. Ses chiens, sentant son approche, se libèrent de leurs chaînes, s'élançant comme des fauves à sa rencontre et se jettent sur Valérie, qui, épouvantée, s'était précipitée dans les bras de Th. Après avoir déposé la jeune femme déchiquetée dans la case, Th. pense aux mensonges des mots et décide de remonter la lézarde avec ses chiens pour les enfermer dans la maison de la source et les laisser mourir de faim.

Ce tableau nous amène à faire quelques observations :

- Malgré leur disparité quant au nombre de chapitres, les trois premières parties ont à peu près le même nombre de pages : 79 - 77- 77
- Par contre, la quatrième partie contraste par sa brièveté : seulement 19 pages réparties en deux chapitres.
- Les chapitres sont de longueur inégale : de 2 à 13 pages ; les chapitres les plus longs se trouvent dans les 2^e et 3^e parties.

Ainsi, le rythme qui s'accélérait avec les 21 chapitres de la première partie, va progressivement se ralentir pour connaître toutefois une nouvelle accélération dans le dernier chapitre (effet de dramatisation) avec l'attaque des chiens ; cette accélération est suivie d'une longue pause constituée par le monologue final de Thaël veillant le corps déchiqueté de Valérie.

D'autres pauses sont constituées par de nombreuses descriptions : cf. première partie, chapitres 4 (la plaine) et 6 (« voici le lieu ») ; deuxième partie, chapitres 1 et 9 ; troisième partie, chapitre 2 (la fête patronale) ; chapitre 4 (les élections).

Le récit n'est pas linéaire : il entrelace analepses, commentaires, prolepses, simultanéismes.

Analepses : Chap. 2, 5 et 8 (les amours de Mathieu) dans la première partie ; chapitre 4, deuxième partie (histoire des 2 hommes qui se détestaient = mise en abyme de celle de Th. et G.).

Commentaires et réflexions du narrateur sur lui-même :

Première partie, chap. 6 ; sur le pays : première partie, chap. 13/15).

Prolepses :

- a- le chapitre 20 de la première partie est une longue parenthèse où Longoué, le vieux quimboiseur, au cours d'une vision, résume l'action du point de vue de Valérie et lui dévoile son destin (c'est un des nombreux exemples de mise en abyme qui jalonnent le texte).
- b- Le monologue final de Thaël prépare à la suite de l'histoire¹³ où le héros remontera le cours de la Lézarde pour infliger à ses chiens une mort lente dans la maison de la source.

Simultanéismes

Dans la deuxième partie, le chapitre 10 se déroule en même temps que le chapitre 6, mais dans des lieux différents : « Le soir où Thaël et Garin voient cet incendie de la forêt, une grande réunion politique a lieu au marché de la ville. » (p. 137) ; le chapitre 11 se continue deux chapitres plus loin, c'est-à-dire dans le 13 ; le chapitre 14 est la suite directe du chapitre 12.

Les marqueurs temporels comme « or », « alors » (dans le sens de « pendant ce temps ») au début de certains chapitres (cf. part. I, chap. 14) montrent que des actions se chevauchent.

L'étude des transitions d'un chapitre à l'autre, d'une partie à l'autre montrera que l'auteur a particulièrement travaillé l'architecture de son roman.

Une structure rigoureuse : l'exemple des transitions

Dans la première partie, la plupart des chapitres sont liés les uns aux autres par des moyens textuels variés. C'est ainsi que les liaisons se font :

- soit par la reprise des mêmes mots (« *mots que n'entendait pas...* » / « *J'ai entendu ces mots...* » // « *Je l'ai aperçue* » / « *Je l'ai aperçue* » // « *...chemin entre les cannes* » / « *beauté de ce chemin* » // « *Valérie qui pensait aux montagnes* » / « *Et pensant aux montagnes* »).
- soit par le champ lexical : après le « *enfin il parla* » du chapitre 4, le chapitre 5 relate le récit des amours de Mathieu ; l'évocation de la mer (chap. 10) amène à démarrer sur la plage au chapitre suivant.
- soit par la syntaxe (« *Ils s'amuserent* » / « *Ils campèrent...* », chap. 3-4).

13 - Voir *Le Quatrième siècle* (Le Seuil, p. 284) & *Tout-Monde* (Gallimard, p. 125 + 148).

- soit par un personnage (le chapitre 14 se termine sur le départ de Mycéa et le chapitre 15 commence par le terme de reprise « la jeune fille » ; le chapitre 16 concerne le groupe de jeunes, et le suivant est focalisé sur l'un d'eux, Margarita.).
- soit par des indicateurs temporels (« Alors » = pendant ce temps, chap. 6 ; « or » = pendant ce temps, chap. 14 ; « dans le soleil » / « En un tel soleil », chap. 13-14) ou spatiaux (« [Thaël] allait sur la route du sud » / « Thaël avançait dans la direction du sud », chap. 17-18).

N'allons pas croire cependant que toute cette première partie est construite sur le même schéma. En effet, quelques chapitres ne s'accrochent pas directement à celui qui le précède, sans être pour autant des digressions : le chapitre 3 raconte l'entrée de Thaël et de Mathieu dans la ville et par conséquent continue le premier ; le chapitre 6 présente la Lézarde ; le chapitre 7 nous fait découvrir la passion de Tigamba pour Mycéa, avant que nous découvriions, dans les pages suivantes, la place de cette dernière dans la vie de Mathieu ; le chapitre 10 est consacré à la mer, actant important dans la deuxième partie ; le chapitre 16, au procès de Thaël ; quant au chapitre 21, après le chapitre-parenthèse qui rend compte de la visite de Valérie à papa Longoué, le séancier, il développe en fait ce qui avait été évoqué à la fin du chapitre 19 : « Entre Thaël et Mathieu c'était comme une nouvelle complicité... »

Dans la deuxième partie consacrée en priorité à la descente de Thaël et de Garin le long de la Lézarde et à leurs relations, il n'y a pratiquement pas de rupture : le motif du déplacement est récurrent. En effet le chapitre 4 qui relate par la voix du conte l'histoire de deux hommes qui se détestaient est la mise en abyme de celle de Thaël et Garin ; même la longue parenthèse du chapitre 10 qui raconte une soirée électorale est en relation avec ce qui précède : en effet, Mathieu remonte dans les mornes, alors que son ami Thaël descend le long de la rivière et les discours de la campagne électorale sont désignés métaphoriquement par « le fleuve des mots », champ lexical de l'eau, en relation avec la Lézarde ; d'autre part, il y a une relation temporelle nette entre ces chapitres : c'est le soir de l'incendie « fallacieux » que se déroule cette soirée électorale.

La troisième partie, resserrée dans le temps (de la veille de la fête patronale - qui commence le 10 août - jusqu'au 14 septembre), privilégie les liaisons temporelles : « C'était un samedi » / « Le lendemain » / le samedi suivant (« Samedi prochain tu viendras à la maison, ma marraine veut te connaître ») ; après une longue ellipse, nous arrivons au jour des élections, « le premier dimanche de ce mois de septembre 1945 » / « Dans l'après-midi de ce même dimanche » ; mais alors qu'on s'attend au récit de la retraite aux flambeaux qui clôturera cette journée, le narrateur choisit de se focaliser sur le couple Thaël-Valérie et leurs amours. Et il faut attendre le chapitre suivant pour lire la description de la retraite aux flambeaux ; mais alors, le narrateur opère une sorte de dédoublement : de son présent d'adulte, il s'adresse au narrateur enfant qu'il était (« Tu ») et tout en relatant la retraite aux flambeaux, il dévoile, comme en surimpression, les pensées de Mathieu resté seul ; il évoque aussi la mort de papa Longoué, le vieux marron, mais cette mort prélude à une naissance, celle d'un peuple « neuf et attentif ».

Dans **la dernière partie**, il n'y a aucune rupture entre les deux chapitres qui la composent : c'est l'épilogue de l'histoire de Thaël et de Valérie. Dans le chapitre I, la scène entre Tigamba et Margarita, inquiète, qui se déroule simultanément avec la scène Thaël /Valérie, dramatise la situation en faisant planer une inquiétude ; comme le narrateur l'a déjà fait, dans les parties qui précèdent, il prépare à ce qui va se passer : Margarita a un pressentiment, elle a « une grande douleur, partout » ; elle avait déjà eu l'après-midi des élections comme une « visitation », mais personne ne l'écoute, comme Cassandre. Pendant ce temps, la conclusion se prépare : « **Or** le sentier de boue conduit à la maison de Thaël ».

On voit donc le soin apporté par l'auteur à la construction de son roman ; on est aux antipodes de ce que certains lecteurs (pressés ?) ont lu comme un « fouillis inextricable » ; certes, il y a foisonnement, mais c'est un foisonnement nécessaire et essentiel pour l'écrivain, compte tenu des enjeux : dire la complexité du réel, à l'image du foisonnement de la forêt tropicale, dire la naissance d'un peuple dans ce qu'il a de nécessairement chaotique :

« Aux Antilles d'où je viens, on peut dire qu'un peuple positivement se construit [...] Naître au monde est d'une épuisante splendeur. Et pour qui veut garder témoignage de cette naissance, il est un temps d'ouverture chaotique, de pressentiment anarchique de l'histoire, de mâchage furieux des mots, de saisie vertigineuse des clartés ... ».

Soleil de la conscience¹⁴

14 - C'est nous qui soulignons par les italiques.